Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 53 (1924)

Heft: 7

Artikel: Saint Jean-Baptiste de la Salle (15 mai)

Autor: Goyau, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039191

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

(15 mai)

Je voudrais faire lire, à ceux qui accusent l'Eglise d'avoir négligé l'instruction populaire, l'excellent Manuel d'histoire de la pédagogie, qu'a publié M. Herment, professeur d'école normale moyenne [1]. Ce livre, pour beaucoup d'entre eux, sera une révélation. De période en période, on y voit des hommes d'Eglise, ou des femmes consacrées à Dieu, faire œuvre de pédagogues, avec non moins de zèle et non moins d'originalité que les Comenius ou les Rousseau, les Frœbel ou les Pestalozzi.

Deux éditeurs allemands, il y a une trentaine d'années, avaient entrepris deux collections des principaux opuscules ou traités que les théologiens ou les éducateurs d'Eglise avaient, au cours des siècles, consacrés à la formation et à l'instruction des enfants ; il y a là des pages de prix, dont beaucoup ne sont connues que des érudits, et c'est vraiment grand dommage. M. Herment rapproche de nous quelques-unes de ces richesses : après l'avoir lu, il n'est plus permis de penser que ceux-là seuls qui font appel à l' « autonomie » de la conscience enfantine mériteraient le beau nom de pédagogues.

Avec une ferveur spéciale, il nous décrit l'œuvre de cet admirable novateur que fut saint Jean-Baptiste de la Salle, et c'est plaisir d'étudier, dans le chapitre de M. Herment, comment ce pieux chanoine mérita le ciel, et la canonisation par surcroît, en travaillant au progrès de l'instruction.

Représentez-vous un instant une classe de cent élèves dans laquelle, tour à tour, chacun des élèves s'en va tout près du maître pour que celui-ci, à voix basse, lui donne quelques minutes de leçon. Que font, pendant ce temps, les quatre-vingt-dix-neuf autres ? Je vous le donne à deviner. Ainsi fonctionnait pour les garçons l'enseignement primaire, avant que Jean-Baptiste de la Salle ne s'en occupât. On avait imaginé, dans certaines écoles, de promouvoir quelques écoliers à des grades d'officiers, chargés de maintenir l'ordre, ou de faire réciter des leçons, ou de balbutier aux plus ignares quelques explications, pendant que se poursuivait, devant la chaire magistrale, le dialogue à voix basse entre le maître et un élève. Ces écoliers portaient les noms glorieux d'empereurs, de décurions, de prêteurs, d'intendants, d'admoniteurs, de moniteurs : c'était une ébauche de ce mode d' « enseignement mutuel » que dans la première moitié du dix-neuvième siècle Bell et Lancaster essaieront de propager. Mais tous ces souverains ou magistrats improvisés avaient souvent peu d'autorité pour commander le calme et peu de compétence pour enseigner l'alphabet ; et l'on faisait bien souvent, dans ces classes, plus de bruit que de besogne. Jean-Baptiste de la Salle fit de la chaire du maître une tribune, du haut de laquelle le maître parlait à tous les élèves, simultanément : la gent écolière, désormais, fut véritablement un auditoire attentif et silencieux.

Elle s'intéressa d'autant plus à cette manière nouvelle de faire la classe, que Jean-Baptiste de la Salle, pour apprendre à lire aux enfants, leur mettait sous

[1] L' *Histoire de la Pédagogie,* 500 pages, au prix de 10 francs, est en vente à la Procure, 14, Boulevard Ernest Mélot, Namur (Belgique).

L'article de M. Goyau appuie surtout sur le rôle de saint Jean-Baptiste de la Salle dans l'éducation. Il est clair pourtant que l'ouvrage de M. Herment embrasse l'histoire complète de l'éducation, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux dernières innovations.

les yeux des phrases françaises, des livres français. Port-Royal, déjà, avait commencé de réagir contre l'usage bizarre qui consistait à leur faire déchiffrer des mots latins, incompréhensibles pour eux. Dans les écoles des Frères, cet usage fut complètement répudié : les petits Français s'habituèrent à épeler les lettres dans des textes français.

Voilà deux réformes qui suffiraient pour illustrer un pédagogue : elles eurent une portée profonde, décisive. Pour la première fois, la classe devint vivante ; pour la première fois, la classe prolongea vraiment la famille, en empruntant, pour l'enseignement, la langue même parlée dans la famille, la langue indigène.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui concerne les méthodes pédagogiques, que notre saint fut un précurseur : il suffit d'observer avec quelque précision les détails de son existence, pour constater que certaines institutions scolaires, dont le dix-neuvième siècle se glorifia, furent tout d'abord conçues, tentées, ébauchées, au temps du roi Louis XIV, par saint Jean-Baptiste de la Salle.

Elle est de lui, cette idée que les maîtres doivent être formés dans des séminaires spéciaux, idée mère des écoles normales : à Reims, dès 1684, il avait autour de lui vingt-cinq jeunes laïques, qui, sous sa direction, devenaient experts en catéchisme, en lecture, en écriture, en grammaire, en composition littéraire, en arithmétique, en plain-chant ; il les expédiait ensuite, comme maîtres d'école, dans les paroisses où les curés, n'ayant besoin que d'un seul maître, ne pouvaient accueillir un petit essaim de Frères. J'imagine qu'on surprendrait plus d'un normalien « primaire » en lui révélant qu'un chanoine canonisé, et puis, sous la Restauration, le vénérable Père Chaminade, créateur des Marianistes, ont donné à la France ses premières écoles normales.

Patronages, cours d'adultes, œuvres de jeunesse, ont leur point de départ dans cette touchante « école dominicale » que saint Jean-Baptiste de la Salle, un certain dimanche, ouvrit à deux cents jeunes gens. Les Frères les interrogèrent, se rendirent compte de ce qu'ils savaient et de ce qu'ils ignoraient, et les répartirent en classes, où les uns, de semaine en semaine, reçurent l'instruction élémentaire, où les autres furent familiarisés avec les premiers secrets de la géométrie, de l'architecture et du dessin. Lorsque, deux siècles plus tard, la Ligue de l'enseignement cherchera dans les œuvres post-scolaires une arme contre l'Eglise, elle fera preuve d'ingratitude en même temps que d'intolérance.

Entrez au pensionnat de Saint-Yon, près de Rouen, tel qu'il vous est décrit dans les documents de l'année 1705 : vous y trouvez des enfants de sept à quatorze ans, qui apprennent le commerce, la finance, l'art militaire, l'architecture, les mathématiques, tout en un mot, à l'exception du latin, et qui parfois sont conduits aux grandes foires pour y bénéficier d'un « enseignement intuitif » en étudiant les étalages des boutiques. Ces enfants de Saint-Yon, ils ont pour maîtres les Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle ; et j'ose dire qu'ils furent en France les premiers écoliers de l'enseignement secondaire moderne.

Mais voici, dans un coin de ce pensionnat de Saint-Yon, une division spéciale, où les élèves sont en cellule : ce sont de jeunes délinquants, confiés à saint Jean-Baptiste de la Salle pour qu'il les amende ; il a créé pour eux des ateliers de sculpture, de menuiserie, de serrurerie, et puis de belles pépinières, où ils se forment à la culture ; il veut les moraliser par le travail manuel, il y réussit. Ces pénitenciers, ces maisons paternelles, ces écoles de réforme, que la philanthropie du dix-neuvième siècle crut parfois inventer, auraient pu se régler avec efficacité sur le modèle qu'offrit, dès le début du dix-huitième, la division pénitentiaire du pensionnat de Saint-Yon.

Il n'est pas rare, dans l'histoire religieuse, que l'humilité de certains initiateurs apparaisse comme un voile jeté sur l'éclat même de leurs œuvres. Mais si c'est leur droit, et même un élément de leur perfection, de travailler à éteindre leur gloire, l'Eglise est là pour la remettre en lumière, et pour écarter le voile dont leur vertu même couvrait leurs mérites. Des procès de canonisation comme celui dont fut l'objet Jean-Baptiste de la Salle sont un enrichissement pour l'histoire ; car ils exaltent les services dont le saint n'aurait pas permis qu'on lui fît honneur, et dans l'obscurité volontaire dont il entourait le bien qu'il faisait, le verdict papal fait resplendir une auréole.

(Libre Belgique.) GEORGES GOYAU, de l'Académie française.

Le Combat de la Pureté

Mère très pure...
Mère très chaste...
Mère sans tache...
Mère sans corruption...
Reine des anges...
Reine des vierges...
Reine conçue sans péché...
Tour d'ivoire...
Etoile du matin...

Ces acclamations séculaires retentissent chaque soir dans nos sanctuaires, pendant ce mois de mai que la tradition catholique a consacré à Marie, la Vierge toute pure. Ce mois printanier est celui de l'effort vers plus de pureté d'âme, de cœur et de corps, pour tout fidèle qui suit avec quelque docilité les intentions de son Eglise et de ses pasteurs. La question de la pureté n'est pas née hier, sous l'impulsion de pédagogues libres-penseurs. Le mois de Marie, la dévotion à Marie, si antique et si chère aux cœurs catholiques, est un moyen, parmi bien d'autres, de pourvoir à ce que l'on appelle brutalement aujourd'hui « l'éducation sexuelle » de la jeunesse, à ce que nous dénommons la formation de la vertu virginale de la pureté.

La question de la pureté est plus actuelle que jamais. Le dévergondage moral des jeunes gens, et même des enfants, a pris, en certaines contrées, les proportions d'un fléau national. Ce n'est point seulement le salut éternel du jeune homme qui est mis en péril, ce dont les économistes et les politiciens matérialistes n'ont cure, mais la valeur toute physique du soldat et l'avenir même de la race. Pour y porter remède, des théoriciens sans responsabilité, des éducateurs d'une effroyable inconscience, conséquents avec le sophisme lancé au cours du XVIIIme siècle, dont a trop vécu la pédagogie du XIXme, que le vice est l'effet de l'ignorance, qu'il suffit d'enseigner pour moraliser, qu'une école ouverte ferme une prison, préconisaient l'enseignement public, officiel, concret, de ce qui touche à l'instinct sexuel et à la procréation. Satisfaire la curiosité malsaine d'imaginations dépravées par l'exposé précis, illustré au moyen de tableaux, de films ou sur le vivant même, de ces matières scabreuses, « endurcir » la sensualité par la coéducation, par l'habitude de voir des corps nus, soutenir la moralité par des cours techniques sur les maladies qu'engendre le vice, voilà